

Une présidence chaotique

Par Philippe Paquet

Au lendemain de l'élection de Donald Trump, le 8 novembre 2016, nous soulignons, ici même, l'inquiétude suscitée par ce résultat qui déjouait les pronostics et défilait toute logique. Il avait paru inimaginable, écrivions-nous, qu'un homme puisse s'élever jusqu'à la fonction politique la plus prestigieuse et la plus exigeante du monde contemporain par la seule force de l'ignorance et de la vulgarité. Or, c'est le choix stupéfiant que l'Amérique venait de faire, préférant, des deux candidats, celui qui s'était révélé – déjà – raciste et sexiste, qui ne prit jamais la peine d'exposer en détail les politiques qu'il comptait mener, qui s'était flatté d'avoir des solutions simples à des problèmes infiniment complexes, qui ne fit campagne qu'à coups de slogans risibles et de promesses énormes, qui s'exprima avec un vocabulaire riche seulement en gros mots.

Ce commentaire nous avait valu quelques voix de bois vert de la part de lecteurs plus ou moins bien intentionnés, criant au déni de démocratie et au procès d'intention. Sans doute pouvait-on effectivement penser que la fonction ferait l'homme, autrement dit que Donald Trump apprendrait d'autant plus vite qu'il serait adéquatement entouré et conseillé, qu'il finirait par se montrer à la hauteur de la tâche et qu'il ferait même, qui sait ?, un bon président. La transition laborieuse qui préleva à son investiture, il y a tout juste un an ce samedi, ne tarda malheureusement pas à doucher ces espoirs. Une déception bientôt renforcée par de premières décisions précipitées et incohérentes de "travel ban" ciblant des nations musulmanes, la volonté d'abolir coûte que coûte l'Obamacare, puis par une avalanche de démissions ou de limogeages dans l'équipe présidentielle (la palme revenant au conseiller à la Sécurité nationale, Michael Flynn, qui ne sera resté à son poste que vingt-quatre jours).

La suite devait confirmer le mauvais pressentiment initial. Certes, l'une des craintes qu'on nourrissait – que des décisions erronées en matière économique ne provoquent une récession mondiale – ne s'est heureusement pas matérialisée : la Bourse affiche, au contraire, des performances exceptionnelles, tandis qu'une réforme fiscale obtenue au forceps ne peut que ravir le monde des affaires. Pour le reste, la première année de Donald Trump à la Maison-Blanche fut confuse, voire chaotique. Sur le plan intérieur, le Président a éprouvé les plus grandes difficultés à travailler avec un Congrès pourtant contrôlé par les Républicains (le bilan législatif est maigrelet). Sur la scène internationale, Donald Trump est devenu le premier chef d'Etat à oser préconiser, devant l'Assemblée générale des Nations unies, la "destruction totale" d'un pays (la Corée du Nord) et à affubler publiquement d'un sobriquet ("Rocket Man"), l'un de ses collègues (Kim Jong-Un). C'est lui aussi qui se serait permis de dénigrer "des pays de merde" lors d'une réunion avec des sénateurs à la Maison-Blanche. Il a balayé d'un revers de la main l'Accord de Paris sur le climat et pris plusieurs mesures hostiles à l'environnement en Amérique. Il a poursuivi par ailleurs une politique de confrontation pour le moins dangereuse au Moyen-Orient.

Il faudrait donc beaucoup de bienveillance, ou d'aveuglement, pour conclure que la catastrophe annoncée ne s'est pas produite. Sauf à considérer comme un développement positif qu'une guerre nucléaire n'ait pas eu lieu – la fausse alerte au missile à Hawaï, le 13 janvier dernier, n'en a pas moins montré à quel degré de tension on était parvenu dans l'ère de Donald Trump.